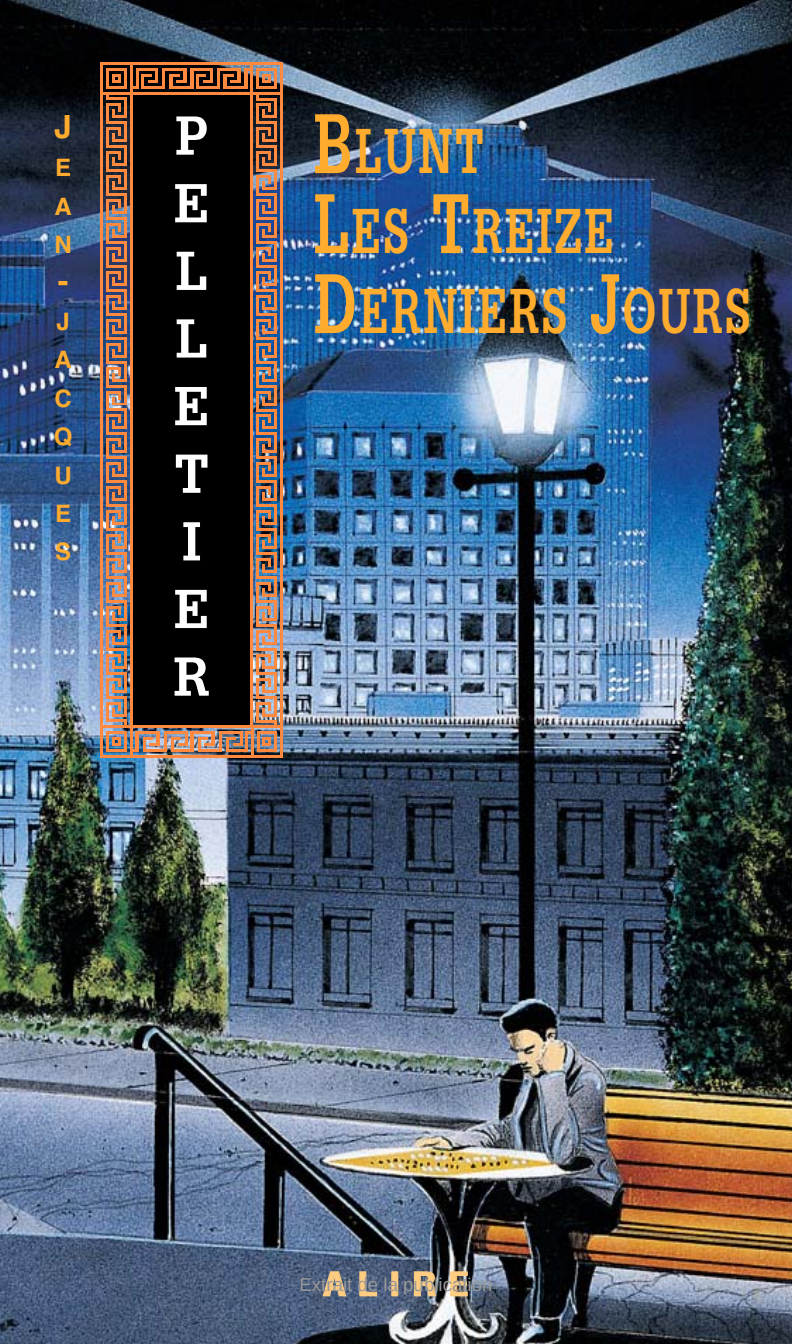


Exemplaire Imprimeur

Extrait de la publication

À propos de
Blunt – Les Treize Derniers Jours...

« C'est du grand art ! »
SRC – Indicatif Présent

« Tout un thriller ! »
Le Journal de Québec

« Un thriller époustouflant. »
Le Peuple

« Un livre d'espionnage à l'ampleur
et au souffle peu communs. »
La Parole

« De l'astuce, de l'imagination, du style :
voilà les grandes qualités de Pelletier. »
Lettres québécoises

« Le thriller de Jean-Jacques Pelletier
mérite sa place dans nos librairies...
Avec *Blunt – Les Treize Derniers Jours*,
nous avons un des premiers thrillers
d'ici que l'on peut prêter sans gêne à
des étrangers. »
La Presse

Extrait de la publication

« On ne s'ennuie pas dans ce bouquin [...]
Un roman qui, à l'image de son récit,
est international et exportable. »
Voir – Montréal

« C'est un roman remarquable...
Un bijou ! Bravo ! »
La Puce à l'Oreille, CKRL

« Rien de gratuit chez les personnages
de monsieur Pelletier...
Un très bon roman. »
Temps Tôt

« On lit d'un trait ce récit palpitant. »
Planète-Québec

« Un savant mélange de suspense, de
paranoïa, d'espionnage et de [...] jeu de go.
Prenant. »
Le Clap Magazine

« Un mélange explosif : humour à la
Vian, version Sullivan, un complot
digne d'*X-Files*, stratégie ludique.
Comme tout va en double
dans ce livre, à quand une
deuxième aventure de Blunt ? »
CKMN

Extrait de la publication

Blunt
Les Treize Derniers Jours

Du même auteur

L'Homme trafiqué. Roman.
Longueuil : Le Préambule, 1987. (épuisé)
Beauport : Alire, Romans 031.

L'Homme à qui il poussait des bouches. Roman.
Québec : L'instant même, 1994.

La Femme trop tard. Roman.
Montréal : Québec/Amérique, Sextant 7, 1994. (épuisé)
Beauport : Alire, Romans 048, 2001.

Caisse de retraite et placements [C. Normand]. Essai.
Montréal : Sciences et Cultures, 1994.

Blunt – Les Treize Derniers Jours. Roman.
Beauport : Alire, Romans 001, 1996.

L'Assassiné de l'intérieur. Nouvelles.
Québec : L'instant même, 1997.

Les Gestionnaires de l'apocalypse

1- La Chair disparue. Roman.
Beauport : Alire, Romans 021, 1998.

2- L'Argent du monde. Roman. (2 vol.)
Beauport : Alire, Romans 040-041, 2001.

3- Le Bien des autres. Roman. (2 vol.)
Lévis : Alire, Romans 072-073, 2003.

4- La Faim de la Terre. Roman.
Lévis : Alire. (à paraître)

BLUNT

LES TREIZE DERNIERS JOURS

JEAN-JACQUES PELLETIER

Illustration de couverture : JEAN-PIERRE NORMAND
Photographie : YVAN BINET

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :
Messageries ADP
2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :
Interforum editis
Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :
Interforum editis Suisse
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire
LES ÉDITIONS ALIRE INC.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS

1er dépôt légal : 3e trimestre 1996
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© **1996** ÉDITIONS ALIRE INC. & JEAN-JACQUES PELLETIER

20e MILLE

À Lorraine,
qui aime les histoires compliquées

Extrait de la publication

Table des matières

Blunt
1986 3
1995 23

Les Treize Derniers Jours
Jour 1 43
Jour 2 63
Jour 3 89
Jour 4 125
Jour 5 163
Jour 6 193
Jour 7 229
Jour 8 273
Jour 9 311
Jour 10 355
Jour 11 391
Jour 12 427
Jour 13 461

Blunt
1995 491

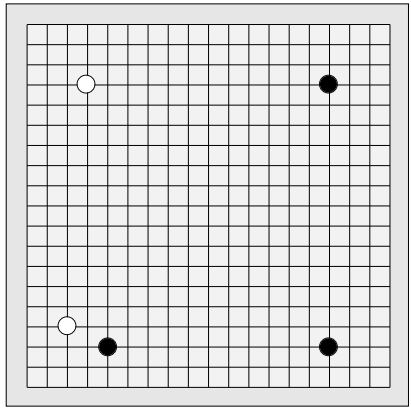
Extrait de la publication

Extrait de la publication

BLUNT

Extrait de la publication

1986



Le **go** *se joue à deux sur un damier, appelé* **goban**, *composé de 19 lignes verticales et de 19 lignes horizontales*

Les pions sont appelés des **pierres**. *Il y a 181 pierres noires et 180 pierres blanches. Elles sont posées sur les 361 intersections des lignes.*

Les pierres noires sont en ardoise et les blanches sont en coquillage. Elles ont la forme de lentilles biconvexes. Leur diamètre est de 22 mm et leur épaisseur, au centre, varie de 7 à 13 mm, selon leur qualité.

Les pierres doivent être prises entre le majeur et l'index, non pas entre le pouce et l'index, ce qui serait inélégant.

Les noirs et les blancs jouent à tour de rôle, en commençant par les noirs. Les pierres peuvent être posées sur n'importe quelle intersection vacante. Une fois jouées, elles ne peuvent pas être déplacées, à moins d'être capturées par l'adversaire.

Le but premier du jeu est de constituer des **territoires** *et, dans la mesure où c'est utile pour les constituer, de capturer des pierres ennemies.*

BEAUMONT, 6 SEPTEMBRE, 23 H 42

Désormais, il s'appellerait Horace Blunt. C'était sa seule chance de ne pas mourir. Pour un temps, du moins.

Car ils finiraient par le retrouver. C'était inévitable.

Avec les moyens dont ils disposaient...

Au début, il ne quitterait pas le chalet. Dans quelques mois, lorsque les événements de Venise se seraient estompés, la surveillance se relâcherait. Surtout au Canada. Il pourrait alors aller à Montréal.

C'était un des derniers endroits où ils s'attendraient à le retrouver – trop évident. Un professionnel comme lui ne ferait jamais ce genre de gaffe.

Bien sûr, ce ne serait pas complètement sans danger. Mais il n'avait pas le choix. S'il voulait entrer dans sa couverture...

Depuis qu'il avait pris la décision de disparaître, son existence avait acquis une étrange simplicité. Un seul objectif accaparait ses efforts : échapper à ceux qui le poursuivaient. Le reste n'était que stratégie. Comme dans une partie de go.

La légende qu'il s'était procurée constituait une amorce de territoire, mais uniquement une amorce : comme les pierres de handicap que l'on donne au joueur débutant et qu'il doit poser sur le *goban* avant que la partie ne commence.

Ce serait à lui de mettre cet avantage à profit, de développer l'ébauche de couverture que lui fournissait la légende. Chacun de ses gestes, chacune de ses décisions viserait à consolider la biographie fictive dont la légende constituait l'ossature. Ce serait le territoire à l'intérieur duquel il s'efforcerait de survivre...

À condition de contenir sa vie dans les limites de sa couverture, de ne pas commettre d'imprudences, il pouvait espérer quelques années de sursis. Peut-être davantage. Avec de la chance...

Sur la grève, le feu était en train de s'éteindre. Les voisines l'avaient invité. Une sorte de fête qu'elles organisaient, chaque année, à la fin des vacances : la Sauterie des sautés... Il avait abandonné son jeu de go pour se joindre à la troupe regroupée autour du feu.

Cette rencontre improvisée était la première pierre qu'il posait pour développer son territoire. Certains des participants de la fête venaient justement de la métropole. Au moment opportun, ils pourraient constituer des têtes de pont. À partir d'eux, il lui serait possible d'établir de nouvelles zones d'influence, construire de nouvelles relations pour donner plus de substance à sa couverture.

Mais, tout cela, c'était plus tard. Pour l'instant, il devait s'imprégner de sa légende. Jusqu'à ce qu'elle fasse partie de lui. Qu'elle forme la trame de ses réflexes les plus intimes.

Nicolas Strain n'était plus. Sa vie était abolie. Il devait bannir de sa mémoire la moindre trace de ce nom.

Dans les semaines à venir, il fallait qu'il devienne, jusque dans les moindres replis de son être, Horace Blunt.

VENISE, 1ER SEPTEMBRE, 22 H 48

Le corps ressemblait à un cadavre de cinéma.

Tout y était : le sang, la position désarticulée des membres, la lumière crue du réverbère découpant la main crispée sur le ciment – rien ne manquait à la mise

en scène classique. Sauf que le décor n'était pas « made in Hollywood ». Le corps était étendu sur la chaussée d'une petite rue étroite de Venise.

Quelques instants avant de sentir son crâne exploser, Guennadi Vorotnikov était sorti de La Fenice avec un large sourire. Son chef l'avait invité dans un des meilleurs restaurants de la ville pour lui annoncer sa promotion. En haut lieu, on avait particulièrement apprécié son travail. Il serait un des plus jeunes officiers du KGB à atteindre le rang de colonel...

Le sang de Vorotnikov coulait lentement sur la chaussée. Dans sa tête, il y avait dix-sept secondes que le visage de sa fiancée, Larissa, s'était émietté, au moment où la première balle explosive lui fracassait l'os pariétal.

À côté de lui, le contenu d'une petite mallette de cuir était répandu. Un gros livre à couverture bleue était demeuré partiellement à l'intérieur, comme s'il avait hésité au dernier moment à profiter de cette liberté accidentellement offerte. Son titre, clairement visible, s'étalait en caractères or surélevés : OXFORD RUSSIAN ENGLISH DICTIONARY.

WASHINGTON, 1ER SEPTEMBRE, 17 H 04

Steve Michael, le directeur de la CIA, faisait deux mètres dix. Il portait sa fin de quarantaine avec une aisance cultivée depuis des années dans les différents gymnases de l'Agence. Habituellement, il n'arpentait pas son bureau de long en large comme il était en train de le faire.

— Aucune réponse. À aucun des numéros.

Il n'eut pas besoin d'en dire davantage : ses deux interlocuteurs comprirent immédiatement. Nicolas Strain avait disparu. On était sans nouvelles de lui depuis la veille.

Irving Klamm, médecin rubicond dont les yeux semblaient aspirés par le verre épais de ses lunettes, était responsable du projet « Silent Junk ».

John Tate, lui, occupait le poste de conseiller du Président en matière de sécurité nationale.

— Normalement, il devrait déjà être dans l'avion, dit-il.

— Il a peut-être été retardé, suggéra Klamm.

— Peu probable, répliqua Michael. Ou bien les « camarades » ont décidé de prendre eux-mêmes les choses en main...

Il hésita un moment avant de laisser tomber, avec un regard hostile en direction du médecin :

— ... ou bien le traitement n'a pas tenu.

— Impossible, répliqua celui-ci.

Il avait émis son avis sur un ton détaché. Clinique. Le regard des deux autres se fixa sur lui. Le médecin sentit l'obligation de se défendre.

— Il a peut-être effectivement été retardé, fit-il. Un ascenseur en panne, un embouteillage...

— Et si c'était le traitement qui avait foiré ? insista Michael. Il n'y a rien qui nous permet d'exclure cette hypothèse.

— Impossible, je vous dis.

Klamm avait supervisé lui-même le « traitement » dont avait bénéficié Nicolas Strain. Ce dernier avait été conditionné à l'avance, par hypnose et à l'aide de drogues, à oublier tous les événements liés à sa mission.

Lorsqu'il avait joint l'agent par téléphone, à Venise, il avait utilisé les mots qui devaient déclencher l'ordre posthypnotique de rentrer. Strain avait répondu avec le code prévu. Normalement, il aurait dû prendre le train jusqu'à Rome et, de là, revenir à Washington par le premier vol disponible. Normalement...

De toute évidence, quelque chose, quelque part, avait cafouillé. Et il était probable que ce quelque chose était Nicolas Strain lui-même. Klamm avait beau évoquer les embouteillages et les pannes d'ascenseurs, cela ne leurrait personne.

Chaque heure qui passait accroissait le risque d'une fuite. Il était crucial qu'on le retrouve au plus vite. Pour disposer de lui. De façon sécuritaire.

Extrait de la publication

VENISE, 1ER SEPTEMBRE, 22 H 51

Au sortir du restaurant, un homme l'avait abordé dans la rue pour lui demander du feu. Guennadi Vorotnikov s'était arrêté tout de suite. Il avait adressé un sourire à l'inconnu et porté la main à sa poche.

Les trois coups de feu que l'homme à la cigarette eut le temps de tirer éparpillèrent ce sourire sur le mur et le trottoir environnant.

L'assassin aurait bien poursuivi son œuvre, mais il n'était plus en état de le faire. Au troisième coup de feu, le pistolet avait explosé, lui déchiquetant à son tour la partie supérieure du corps.

Derrière la fenêtre d'un appartement situé au dernier étage, de l'autre côté de la rue, Lazarus Lubbock hocha imperceptiblement la tête, en signe d'approbation. Tout avait fonctionné comme prévu. La troisième balle était une mini-bombe. Guennadi Vorotnikov était définitivement réduit au silence. Quant à son assassin, un homme de main recruté à Milan dans la pègre locale, il était mort sans jamais soupçonner les motifs réels de cette élimination.

L'équipe spéciale du département S arrivait déjà sur les lieux. Ce département, à l'intérieur du KGB, s'occupait des opérations « musclées et délicates » : élimination discrète de dissidents connus, neutralisation « accidentelle » de transfuges à l'étranger, persuasion d'opposants politiques... Il s'occupait également du « nettoyage », lorsqu'il fallait couvrir les traces d'une opération.

Dans ce cas-ci, leur travail se résumait à deux choses : superviser la récupération des deux corps et voir à ce que l'enquête policière confirme en tous points la version officielle des événements – celle que Lubbock avait lui-même préparée. Les autorités locales ne feraient aucune difficulté. Les arrangements étaient déjà prévus. C'était le bon côté de l'Italie : tout le monde avait son prix.

Lubbock continuait de contempler la scène en massant de façon distraite la cicatrice sanguinolente qu'il avait

sur le dessus d'une main. L'ébauche d'un sourire lui retroussa le coin gauche de la lèvre supérieure. Il venait de rendre service à l'homme le plus puissant de l'État. Et le plus prudent.

On ne refuse pas de rendre service à un tel homme. Pas si on pense à sa carrière.

Ou simplement à sa vie.

En échange de ce service, Lubbock serait promu à la direction de la ligne K. Sa tâche serait de coordonner les groupes terroristes contrôlés par Moscou, à l'échelle de la planète. Il y avait des années qu'il intriguait pour obtenir ce poste. Il serait enfin en position d'exercer sa vengeance.

Mais, pour l'instant, il devait se concentrer sur la deuxième partie du contrat : s'occuper de Nicolas Strain.

WASHINGTON, 1ER SEPTEMBRE, 17 H 39

— Un de nos meilleurs agents ! jeta avec une aigreur mal contenue le chef de la CIA.

Son regard était planté dans celui de Klamm.

— C'est la dernière fois que je vous laisse bricoler un de mes hommes, poursuivit-il. À l'avenir, vous prendrez vos cobayes dans les autres services.

— Je puis vous assurer que mes bricolages, comme vous dites, ne sont pas en cause. Je soupçonnerais plutôt vos... « camarades ».

— Vous ne les croyez quand même pas assez stupides pour venir jouer dans nos plates-bandes !

Le conseiller en matière de sécurité nationale, John Tate, était au téléphone. Il avait suivi l'altercation entre les deux autres sans intervenir.

— On vient de recevoir la confirmation de Venise, annonça-t-il, en raccrochant. Leur interprète a été neutralisé.

— Je vous le dis, reprit Klamm, ils ont décidé de s'occuper eux-mêmes de Strain.

Tate enleva une poussière du revers de son complet à fines rayures grises.

— Qu'est-ce que tu en penses ? fit-il, en coulant un regard en direction de Michael.

— Il a peut-être raison, admit l'autre à contrecœur. C'est vrai qu'ils n'ont jamais approuvé notre façon de régler le problème...

— Vous ne pourriez pas le leur demander ? intervint Klamm.

— Pour qu'ils sachent que nous l'avons perdu ? ironisa Michael.

— Mais...

— Si on le faisait rechercher, ils l'apprendraient dans les heures qui suivent.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas faire rechercher quelqu'un sans que le KGB l'apprenne ? s'étonna Klamm.

— Je veux dire qu'on ne peut pas rechercher personne sans que toutes les agences intéressées l'apprennent. Rechercher, ça veut dire poser des questions, parler à des gens, faire circuler des papiers... Même les Canadiens finiraient par s'en apercevoir !

— Sans le faire rechercher comme tel, on pourrait le mettre sur les listes régulières de contrôle, suggéra Tate. Déguiser ça en vérification de routine...

— On peut toujours essayer, concéda Michael.

Le ton de sa voix trahissait cependant son manque d'enthousiasme.

VENISE, 2 SEPTEMBRE, 21 H 53

L'homme s'écrasa sur le bitume.

Sa figure absorba la plus grande part de l'impact, mais il ne ressentit rien. Pas plus que la jeune fille qui l'avait précédé quelques secondes plus tôt. Les deux corps avaient parcouru une trajectoire presque similaire et gisaient dans la position où ils étaient tombés.

Ils étaient morts avant d'arriver au sol.

Luigi referma la porte de la soute à bagages et rejoignit ses compagnons de combat à l'avant de l'appareil.

Cette exécution était nécessaire pour démontrer le sérieux de leurs revendications. Les autorités hésiteraient

maintenant à déclencher une opération de secours : il y avait encore 122 otages à bord du Boeing 747 de la KLM. Ils seraient obligés de négocier.

Tous les membres du groupe étaient des militants indéfectibles, convaincus de la justesse de leur cause. Il y avait près d'un an qu'ils s'entraînaient pour cette opération.

Par mesure de sécurité, ils avaient appris le lieu et le moment exact de l'intervention quelques heures à peine avant son déclenchement. Seul Luigi connaissait le plan global dans lequel elle s'inscrivait. Il était leur unique contact avec le chef.

Ce dernier avait expliqué au responsable du groupe toute l'importance de leur geste. C'était pour cette raison que Luigi avait vérifié avec soin l'identité de l'otage avant de l'abattre. Son passeport avait confirmé qu'il s'agissait bien de l'Américain qu'il devait choisir : Nicolas Strain.

À plus de 700 mètres du lieu de la prise d'otages, Lazarus Lubbock observait avec des jumelles l'appareil immobilisé depuis deux heures au centre de la piste. Tout s'était déroulé comme prévu.

Il sortit une petite boîte de sa poche, la posa à côté de lui sur le siège de l'automobile. Avec la pointe d'un couteau, il gratta ensuite la surface de la cicatrice qu'il avait sur la main gauche, jusqu'à ce que le sang perle à travers l'épiderme. Il importait de ne pas oublier.

Puis, d'un geste tranquille, il ouvrit la petite boîte et appuya sur le bouton qu'elle abritait.

Tout le devant de l'appareil fut soufflé par une puissante explosion. Le ciel, qui commençait à s'assombrir, s'illumina d'une lumière crue.

Lubbock rangea la télécommande dans le coffre à gants de l'automobile et sortit un calepin noir de la poche intérieure de son veston. Les pages étaient couvertes de mots groupés en série, à la manière d'une liste d'épicerie. Il fit une croix à côté du dernier mot, en bas de la page : « Strain ».

L'exécution de cette partie du contrat avait été plus difficile. La cible n'avait pas respecté l'itinéraire prévu. Heureusement, une deuxième équipe d'intervention attendait à l'aéroport Marco Polo. Au cas où l'Américain change ses plans à la dernière minute. Après tout, c'était la façon la plus rapide de quitter Venise...

Après avoir été informé que Strain avait téléphoné à l'aéroport, il n'avait eu qu'à s'assurer du vol sur lequel ce dernier prévoyait partir et à déclencher l'opération « Survie ».

Il aurait été beaucoup plus simple de procéder de façon directe, comme pour Vorotnikov, mais l'élimination devait paraître totalement fortuite. Il ne fallait pas qu'on puisse faire le moindre lien, ni même en soupçonner un, avec les services secrets soviétiques. D'où l'idée de l'attentat : les Américains ne croiraient jamais qu'ils puissent avoir fait sauter tout un avion dans le seul but d'éliminer leur interprète.

Quelques heures plus tard, les médias annonçaient la mort de 117 des 122 otages. Seuls avaient survécu ceux qui étaient enfermés dans la soute arrière. Quant aux terroristes, qui avaient signé leurs messages : « Les rats de la survie », ils avaient tous péri lors de l'explosion. On ne connaissait toujours pas leur véritable identité.

WASHINGTON, 2 SEPTEMBRE, 20 H 39

Dans la salle de conférences où Tate et Michael faisaient le point, le climat était à la catastrophe. Depuis le début de la matinée, les nouvelles s'étaient succédé, se contredisant les unes les autres.

On avait d'abord cru avoir retrouvé Strain à l'aéroport Marco Polo. Il avait réservé une place à son nom sur un vol en direction de Washington, avec une escale à Londres.

Michael avait alors sorti le cognac pour fêter l'événement.

— J'aurais pourtant dû le savoir ! répétait-il. J'aurais pourtant dû le savoir !

Extrait de la publication

Bien que d'une efficacité constante, Strain avait la réputation de souvent prendre des libertés avec les directives qui lui étaient données, lorsqu'il jugeait pouvoir le faire sans compromettre sa mission. Cette disparition momentanée était sans doute une de ses nombreuses « improvisations » : il avait voulu s'offrir une journée de vacances avant de rentrer.

Le seul qui ne partageait pas entièrement cet optimisme était Klamm.

— Habituellement, la réponse est immédiate, fit-il. Dans toutes mes expériences, je n'ai jamais rencontré ce genre de... résistance.

— Vous n'avez jamais rencontré un agent comme Strain, ironisa Michael.

Maintenant que Strain était sur le chemin du retour, il était secrètement satisfait de voir qu'un de ses hommes avait pu résister en partie au conditionnement supposé parfait du bon docteur.

— Je vous répète qu'il a dû se passer quelque chose, insista Klamm. Dès son retour, je vais l'examiner en profondeur.

— Vous ne ferez rien de plus que ce qui était prévu, répliqua sèchement Michael. Je n'ai pas envie que vous le démolissiez pour satisfaire votre curiosité morbide.

Vers la fin de l'après-midi, l'antenne locale de la CIA, à Venise, leur annonçait la prise d'otages. Quelques heures plus tard, c'était l'exécution de Strain par les terroristes.

La mort d'un agent n'était jamais une occasion de réjouissances. Pourtant, la nouvelle provoqua un certain soulagement chez les participants de la réunion. C'était enfin terminé. Un poids important était enlevé de leurs épaules. Le Président cesserait de téléphoner aux deux heures pour s'informer des progrès de la situation.

Ils se séparèrent, laissant à Michael le soin de faire rapatrier le corps.

En fin de soirée, ils étaient de nouveau convoqués. Nicolas Strain n'était pas mort.

Le corps retrouvé sur la piste de l'aéroport avait une certaine ressemblance avec l'agent américain, mais les vérifications effectuées par les experts locaux de la CIA avaient rapidement révélé l'erreur : non seulement les empreintes digitales étaient différentes, mais l'individu était sensiblement plus petit que Strain, il pesait plusieurs kilos de moins et il avait les yeux brun foncé – et non pas noirs.

La photo du passeport avait été altérée pour correspondre davantage aux traits de l'individu.

Les autorités italiennes cherchaient à établir l'identité réelle de la victime, ce qui pourrait facilement prendre plusieurs jours, compte tenu de l'état de leur organisation administrative.

C'était le retour à la case départ.

WASHINGTON, 10 SEPTEMBRE, 11 H 39

Une semaine plus tard, les recherches en étaient toujours au point mort. Un instant, on avait cru que Strain avait pu revenir à Washington sous une autre identité. On y avait alors concentré les recherches.

Pourtant, aucun cadavre, parmi les dizaines que produisait chaque semaine la ville, ne s'était avéré celui de Nicolas Strain. Aucune trace de son passage ne put être relevée. Hôtels, aéroports, agences de location d'automobiles... rien. Personne ne l'avait vu et aucune de ses cartes de crédit n'avait été utilisée.

Tate et Michael étaient réunis pour faire le point.

— Si ce n'est pas un coup des Russes, fit Tate, ça veut dire que...

Il ne compléta pas sa pensée. Il n'en avait pas besoin. Même si les deux hommes ignoraient les détails de l'opération à laquelle Strain avait participé, ils pouvaient sans difficulté en deviner l'importance. Le Président était intervenu en personne pour demander à Michael un de ses meilleurs agents : la personne choisie devait parler

suffisamment bien le russe pour servir d'interprète, avoir une bonne expérience du terrain, pouvoir jouer le rôle de garde du corps, être absolument fiable et accepter de se soumettre à un traitement hypno-chimique qui garantirait sa discrétion.

Le chef de l'État n'avait pas jugé utile de fournir à Michael d'autres détails et ce dernier n'avait pas insisté. La sacro-sainte règle du cloisonnement de l'information s'appliquait aussi à lui. Autant voir les choses de façon positive : un service rendu au Président ne pouvait pas nuire à la progression de sa carrière.

Néanmoins, il avait essayé de se renseigner. Discrètement. Il avait fait jouer des contacts. En vain.

Et voilà que tout menaçait maintenant de sauter !

Depuis une semaine, ils attendaient. Un message arriverait sûrement, qui leur fixerait les conditions du chantage. Car c'était cela, la deuxième possibilité : d'une manière ou d'une autre, Nicolas Strain avait été déprogrammé.

À côté des révélations que l'agent était en mesure de faire, le scandale du Watergate ferait figure de fait divers. C'était tout ce que le Président avait consenti à dire.

Il était peu probable que Strain ait réussi à se déprogrammer lui-même. Toute la carrière du docteur Klamm plaidait à l'encontre de cette hypothèse. Les travaux qu'il avait effectués pour diverses agences de renseignements laissaient peu de doutes sur son habileté à manipuler le cerveau humain.

Bien entendu, il y avait parfois des accrocs. Il arrivait que des patients se retrouvent dans un état quasi végétatif après avoir été soumis à l'attention professionnelle du bon docteur. Mais jamais sans avoir d'abord réalisé ce que l'on exigeait d'eux.

Les cas les plus simples étaient les « inventaires » : il s'agissait de répertorier tout ce qu'un cerveau pouvait contenir d'informations pertinentes – habituellement le cerveau d'un agent ennemi ou d'un transfuge.

Les cas les plus complexes, eux, consistaient à implanter une personnalité de couverture à des agents avant de les envoyer en mission : grâce à une telle couverture, il était possible de passer l'épreuve du détecteur

de mensonge et même de résister à un interrogatoire chimique standard. Règle générale, les agents parvenaient à maintenir l'identité de surface qui leur servait de couverture tout au long de leur mission. Eux-mêmes croyaient sincèrement à l'histoire personnelle qu'on leur avait implantée. C'était lors de la reconversion, au moment du retour à leur ancienne personnalité, que les problèmes se posaient. Souvent, cela provoquait ce que Klamm avait judicieusement baptisé : « implosion psychique ». Un effondrement simultané de toutes les structures intérieures. Mais, comme l'agent avait alors terminé son travail et qu'il se trouvait dans un sanctuaire de l'Agence, il s'agissait de problèmes qu'on avait les moyens de gérer.

Nicolas Strain, lui, n'avait pas bénéficié d'un traitement aussi radical. L'implantation s'était réduite à l'ordre de tout oublier de sa mission aussitôt qu'elle serait achevée et de revenir à Washington. On y avait ajouté de faux souvenirs concernant un voyage de pêche dans les Caraïbes. Un bricolage somme toute assez mineur, avait résumé Klamm. C'était pourquoi un accident était peu probable. Et pourquoi l'hypothèse du complot, elle, était d'autant plus inquiétante.

Le chef de la CIA songea alors au département F. Strain avait travaillé pour eux avant d'aboutir à l'Agence. Se pouvait-il que ce soit là qu'on l'ait trafiqué ?

Ce service plus ou moins officieux d'appui logistique à la présidence ne disait rien de bon à Michael : il était dirigé par une femme dont on ne connaissait que le pseudonyme, il bénéficiait de traitements de faveur incompréhensibles, ses fonds étaient sous le contrôle exclusif d'un comité de trois personnes connues uniquement du Président et, comble de la frustration, il n'avait toujours pas réussi à savoir ce qui s'y bricolait. Jusqu'à ce jour, toutes ses tentatives d'infiltration avaient échoué.

S'il fallait que ces gratte-papier soient mêlés à l'affaire...

Extrait de la publication

NEW YORK, 30 SEPTEMBRE, 11 H 39

Le bureau était presque vide. Une vraie bénédiction.

Depuis des mois, c'était la première fois que la directrice de l'Institut réussissait ce tour de force. Cela ne voulait pas dire pour autant qu'il n'y avait pas de travail. À l'extérieur, les aberrations quotidiennes de l'humanité continuaient d'exercer leurs ravages. Des ravages que l'Institut s'efforçait de contenir dans des limites acceptables. Ou, du moins, tolérables.

L'Institut avait pour nom officiel *International Information Institute*. Dans le milieu du renseignement, il était toutefois beaucoup plus connu sous l'appellation « département F ». Il avait hérité de ce surnom à cause du pseudonyme de celle qui le dirigeait et de sa réputation d'avoir installé un système de sécurité aussi paranoïaque que ceux du KGB.

Le mandat officiel de l'Institut était de conseiller la présidence sur les questions de politique internationale à long terme. Son travail véritable, inconnu des autres agences de renseignements, était de s'occuper de ce qu'il était convenu d'appeler « les excès » : réseaux terroristes, trafic de drogue à l'échelle mondiale, groupes internationaux de crime organisé, espionnage industriel dans des domaines particulièrement sensibles... Bref, tout ce qui pouvait, à plus ou moins long terme et de façon importante, porter atteinte à la sécurité de l'État.

Mais, tout cela, la mécanique bien huilée de l'Institut pouvait s'en occuper. Le système de surveillance était parfaitement au point. Seuls les cas problèmes nécessitaient l'attention particulière de la directrice.

Des cas comme la disparition de Nicolas Strain.

Malgré toutes les appréhensions, malgré tous les scénarios élaborés pour prévoir les différentes possibilités de chantage, aucun message ne leur parvint. Il fallait se rendre à l'évidence : Strain avait tout simplement disparu.

Son nom demeurerait sur les listes de surveillance, avec la mention « CONTRÔLE DE ROUTINE » – rien de trop officiel, pour ne pas se trahir auprès des Soviétiques –

Extrait de la publication

mais l'idée commençait à s'imposer qu'il avait dû être victime d'un accident. Un accident qui l'avait littéralement fait disparaître de la surface de la planète.

Pourtant, la directrice de l'Institut refusait de se résigner. Elle avait toujours détesté les coïncidences et, plus globalement, tout ce qui était inexplicable.

Elle inscrivit le nom de l'agent dans le fichier « Priorité I » de l'ordinateur central de l'Institut, avec la mention S.I.D. *Search. Interrogate (if possible). Destroy.*

La relation particulière qu'elle avait développée avec Strain ne pouvait pas lui faire oublier ses responsabilités. Elle n'avait pas le choix. Tout devait être fait pour qu'il ne puisse pas révéler ce qu'il savait.

L'éliminer était impératif.

C'était regrettable. Pire, c'était du gaspillage. Mais il fallait à tout prix s'assurer de son silence. Les motifs réels de la visite du Président à Venise devait absolument demeurer secrets. Quoi qu'il puisse en coûter. La garantie d'une période de paix relative et prolongée entre les deux grandes puissances en dépendait.

Strain ne serait pas le premier à être sacrifié sur cet autel.

VENISE, 31 AOÛT, 16 H 47

Les deux chefs d'État échangèrent une poignée de main.

On demeurerait ennemis, on se ferait encore la guerre, mais de façon civilisée. Productive.

Il continuerait d'y avoir des pots cassés, mais on les casserait ailleurs que chez soi. Sur d'autres territoires. Et pas de n'importe quelle façon.

Certains moyens seraient exclus. Les risques intolérables ne seraient plus tolérés. Chacun disciplinerait ses éléments les plus instables.

Tel était l'accord.

Bien sûr, rien n'était écrit – officiellement.

L'entente ne serait jamais rendue publique et il n'existerait que deux copies du texte. Ces copies seraient la

propriété exclusive des deux chefs d'État. Ou de leurs successeurs. Elles seraient attachées à leur fonction et ne circuleraient à aucun titre, si confidentiel qu'il fût. Aucun document ultrasecret n'y ferait même référence. Les quelques personnes qu'il faudrait informer de la teneur de l'entente le seraient de façon verbale et on prendrait les moyens nécessaires pour s'assurer de leur silence.

Cela aussi faisait partie de l'entente.

Car les risques étaient trop grands. Si jamais les termes de l'accord venaient à être connus, les conséquences politiques et militaires seraient catastrophiques. Pour les deux pays.

Comme garantie supplémentaire de leur bonne foi et, plus cyniquement, comme gage de leur intérêt réciproque à ne jamais rien divulguer, les deux hommes avaient échangé des preuves. Des preuves d'actes qui ne feraient jamais partie de l'histoire officielle. Dorénavant, chaque pays aurait intérêt à protéger l'autre pour ne pas s'exposer lui-même à des révélations dévastatrices.

Ainsi, les États-Unis ne révéleraient jamais la cause réelle de certains « accidents » qui avaient détruit plusieurs villes scientifiques en Sibérie, ni les raisons qui avaient forcé les Russes à déclencher eux-mêmes ces accidents ; les véritables causes de Tchernobyl et de quelques autres catastrophes ne s'étaleraient pas dans les journaux.

De la même manière, les Russes renonçaient à dévoiler l'appartenance d'un ex-président américain, de deux anciens vice-présidents et de huit sénateurs à des groupes racistes d'inspiration néo-nazie. On ne parlerait pas non plus du soutien secret accordé à la dictature haïtienne, en échange de son aide pour financer les opérations secrètes de la CIA ; on ne parlerait pas davantage de l'école de torture qu'on y avait mise sur pied, ni du trafic de drogue qu'on avait laissé les militaires effectuer en toute impunité, même si le principal débouché de ce trafic était les États-Unis.

Tous les documents relatifs à ces sujets seraient relégués au secret des archives pour un autre siècle.

Dans la petite salle prévue pour la signature des documents, les deux hommes étaient uniquement accompagnés de leurs interprètes personnels. Les quelques rares conseillers politiques et militaires qui les avaient assistés dans l'élaboration de l'accord montaient la garde dans des pièces adjacentes.

Même eux n'auraient jamais accès au texte. La seule confirmation qu'ils eurent que tout était ratifié fut, pour les uns, un bref signe de tête de la part du Président lorsqu'il les rejoignit et, pour les autres, l'esquisse d'un sourire sur le visage du Secrétaire général du Parti.

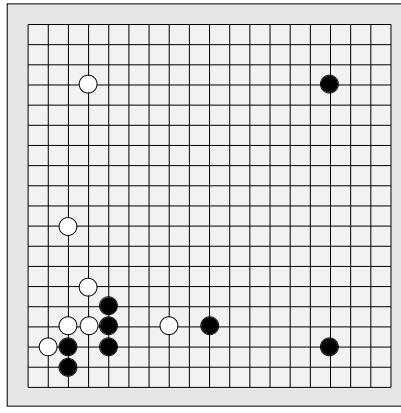
On pouvait amorcer la mise en application de l'entente.

La première disposition, que l'on n'avait pas jugé utile d'écrire, concernait l'élimination des risques de fuites. Elle avait été convenue des mois auparavant, lorsque les chefs respectifs des services de renseignements avaient discuté de la confidentialité des rencontres et du problème de sécurité que posait la présence obligée des interprètes. Chaque partie prendrait les moyens qu'elle estimerait nécessaires pour s'assurer de leur silence définitif. Il ne fallait à aucun prix que l'existence de l'opération *Home Sweet Home* ne soit révélée.

Pendant que les deux hommes d'État échangeaient une poignée de main déterminante pour la vie et la mort de millions de personnes, leurs sosies faisaient de même, à quelques kilomètres de là : ils présidaient conjointement un souper pour célébrer un accord d'échange culturel tripartite entre leurs nations respectives et l'Italie. Il fallait bien occuper les journalistes et les photographes. Pour une fois que la culture allait servir à quelque chose...

Extrait de la publication

1995



Une pierre déposée sur une intersection dispose de quatre **libertés** *: ce sont les quatre lignes qui la relient aux intersections adjacentes.*

Si une pierre (disons noire) est posée sur une intersection, elle perd une liberté chaque fois qu'une pierre ennemie (blanche) est posée sur une des intersections adjacentes.

*Une pierre qui n'a plus qu'une seule liberté est dite en échec (***atari***). Une pierre qui n'a plus de libertés est capturée. Elle est alors enlevée du jeu par l'adversaire, qui la conserve.*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN-JACQUES PELLETIER…

… a enseigné la philosophie pendant plusieurs années au cégep Lévis-Lauzon. Il siège toujours sur de nombreux comités de retraite et de placement.

Écrivain aux horizons multiples, le thriller est pour lui un moyen d'intégrer de façon créative l'étonnante diversité de ses centres d'intérêt : mondialisation des mafias et de l'économie, histoire de l'art, gestion financière, zen, guerres informatiques, techniques de manipulation des individus, chamanisme, évolution des médias, progrès scientifiques, troubles de la personnalité, stratégies géopolitiques…

Depuis *L'Homme trafiqué* jusqu'à *La Faim de la Terre*, dernier volet des « Gestionnaires de l'apocalypse », c'est un véritable univers qui se met en place. Dans l'ensemble de ses romans, sous le couvert d'intrigues complexes et troublantes, on retrouve un même regard ironique, une même interrogation sur les enjeux fondamentaux qui agitent notre société.

Blunt – Les Treize Derniers Jours
est le premier titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions

« Jean-Jacques Pelletier ne se borne pas à continuer pour notre plus grand plaisir la littérature d'espionnage : il lui donne une ampleur et un souffle qu'elle n'avait guère connus sous nos latitudes. »

Nuit Blanche

Blunt – Les Treize Derniers Jours

Depuis neuf ans, Nicolas Strain se cache derrière une fausse identité pour sauver sa peau. Dernier témoin des « accords de Venise », Strain représente une terrible menace pour ses anciens employeurs qui redoutent qu'il ne les rende publics.

Lorsqu'ils le repèrent dans la région de Québec, une série de mystérieux attentats terroristes frappe Montréal. Certains indices laissent croire qu'il s'agit du prélude à une offensive visant plusieurs grandes villes des États-Unis d'Amérique.

En échange d'un sursis, les patrons de Strain l'obligent à reprendre du service. Dès lors s'engage, entre lui et l'insaisissable adversaire qui orchestre les attentats, une terrible partie dont l'enjeu dépassera tout entendement...

TEXTE INÉDIT

9 782896 153213

15,95 $

9,90 € TTC

Extrait de la publication